



Revue des études slaves

LXXXV-3 | 2014
Taras Ševčenko (1814-1861)

Viktor Maksimovič ŽIRMUNSKIJ, НАЧАЛЬНАЯ ПОРА : ДНЕВНИКИ, ПЕРЕПИСКА

Moskva, Novoe literaturnoe obozrenie, (Filologičeskoe nasledie), 2013,
398 pages

Roger Comtet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/464>

DOI : 10.4000/res.464

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2014

Pagination : 537-546

ISBN : 978-2-7204-0532-7

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Roger Comtet, « Viktor Maksimovič ŽIRMUNSKIJ, Начальная пора : дневники, переписка », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXV-3 | 2014, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 19 décembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/res/464> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.464>

Revue des études slaves

À PROPOS DE...

ŽIRMUNSKIJ Viktor A., **Начальная пора: дневники, переписка**, rédaction, introduction et commentaires de V. V. Žirmunskaja-Astvacaturova, Moskva, *Novoe literaturnoe obozrenie*, (Filologičeskoe nasledie), 2013, 398 pages.

ISBN 978-5-4448-0096-6

Ce recueil d'inédits du grand philologue Viktor Maksimovič Žirmunskij (1891-1971) a été rassemblé, préfacé et mis en forme par Vera Viktorovna Žirmunskaja-Astvacaturova, l'une des deux filles de Žirmunskij nées à la suite de son remariage en 1946 avec la germaniste Nina Aleksandrovna Sigal. Les textes proviennent des archives conservées par la famille de Žirmunskij. L'éditeur, qui enseigne l'histoire de la littérature russe à l'université de Saint-Pétersbourg, avait déjà commencé à exploiter ce fonds dans plusieurs travaux préparatoires, communications orales¹ ou articles². Elle a, par ailleurs, réédité en 2001 un recueil de textes critiques que Žirmunskij avait consacrés de 1910 à 1920 à la poésie russe³.

Le recueil s'organise autour de trois grands ensembles : « Les journaux intimes de 1903-1906 » (p. 23-286), « La correspondance entre V. M. Žirmunskij et V. V. Gippius » (p. 289-323), qui couvre la période 1909-1928, et « Lettres de A. A. Smirnov à V. M. Žirmunskij, (1917-1922) » (p. 327-386) ; chaque élément de ce triptyque est précédé d'une présentation de l'éditeur et l'ouvrage se termine par un index des noms de personnes (p. 387-397). La datation dessine une sorte de continuum de la vie de Žirmunskij, de 1903 à 1926. On voit d'emblée que c'est le premier ensemble qui se taille la part du lion ; Žirmunskij est alors élève depuis 1900 (et le restera jusqu'en 1908) du prestigieux Institut Tenišev à Saint-Pétersbourg ; cet établissement d'enseignement secondaire avait été fondé par le prince éponyme en 1898 et son directeur Aleksandr Jakovlev Ostrogorskij

1. Voir par exemple « La correspondance entre A. A. Smirnov et V. M. Žirmunskij (1917-1922) », communication faite dans le cadre de la commémoration du 110^e anniversaire de la naissance de Žirmunskij à Saint-Pétersbourg du 1^{er} au 4 octobre 2001.

2. V. V. Žirmunskaja-Astvacaturova, « В. М. Жирмунский и эпоха сталинизма », *Russian Literature*, LXIII-II/III/IV, 2008, p. 367-396 ; « Германия и немецкая культура в юношеских дневниках В. М. Жирмунского (1903-1905) », *Русская литература*, t. 1, 2008, p. 80-98 ; V. V. Žirmunskaja-Astvacaturova (éd.), « Стихотворное наследие В. М. Жирмунского. Символистский период (1909-1911) », *Russian Literature*, LXXIII-III/IV, 2012, p. 292-349.

3. V. V. Žirmunskaja-Astvacaturova (éd.), *В. М. Жирмунский. Поэтика русской поэзии (1910-1920)*, Moskva, Azbuka-klassiki, 2001.

(1868-1908) l'avait fait enregistrer comme école de commerce afin d'échapper à la tutelle pesante du ministère de l'Instruction publique et avoir ainsi les cou-dées franches pour appliquer une pédagogie d'avant-garde ; de fait, c'était l'enseignement général qui prédominait, dominé par la littérature et les humanités qu'enseignaient d'excellents professeurs, dans un esprit d'ouverture et de liberté, et beaucoup de familles de l'intelligentsia y inscrivaient leurs enfants ; y ont fait leurs études entre autres le poète symboliste Vladimir Gippius (celui-là même dont le recueil reproduit des éléments de sa correspondance avec Žirmunskij), Vladimir Nabokov, Vladimir Pozner, Osip Mandel'stam, pour ne citer qu'eux.

Les pages du journal qui sont reproduites ici correspondent à l'été 1903, au printemps et à l'été 1905 et à l'hiver 1905-1906. Le journal pour 1903 relate la fin des études au mois de mai, suivie d'un voyage en famille en Thuringe, aux Pays-Bas et à Berlin qui va durer trois mois. Avant le départ, le jeune Žirmunskij flâne à travers la capitale du Nord et décrit les préparatifs de la célébration du second centenaire de sa fondation. Ce qui frappe d'emblée le lecteur, c'est la qualité du style, tout à fait étonnante chez un lycéen qui n'en est encore qu'à fêter son douzième anniversaire, ainsi que l'extrême précision, quasi scientifique, des descriptions, qui n'exclut pas cependant la légèreté et l'humour (comme lors des interminables achats de sa mère dans les magasins de mode berlinois). Cela rend la lecture du texte tout à fait distrayante, dès les premières lignes du journal empreintes de fraîcheur et de vivacité :

Aujourd'hui nous allons être libérés de l'école. Quelle joie ! Cela fait déjà un mois que tous les écoliers brûlent d'impatience dans l'attente de ce jour. On s'était procuré de petits calendriers où tous les jours révolus étaient barbouillés d'encre au fur et à mesure. Les élèves calculaient le nombre restant de journées, de cours, et même les heures à la minute près. Et on peut le comprendre ! Étudier toute une année durant, se lever et aller au lit de bonne heure, bûcher, être soumis à une discipline sévère, cela pourrait lasser même l'élève le plus studieux. (p. 23)

Au terme des vacances, le constat inverse n'est pas moins cocasse :

Pour tout dire, je suis très heureux ! Cette vie sans queue ni tête a fini par me lasser, [...] une vie dépourvue de but et de sens. Il me tarde, finalement, de reprendre une vie régulière dans laquelle tout sera différent : aucun travail, aucun désœuvrement qui pèse désormais sur la conscience : il suffira d'accomplir ce qu'on te demande. (p. 69)

Notre petit voyageur accumule aussi notes et impressions, d'un ton souvent docte, qu'il s'agisse de la flore du Harz ou de l'anthropologie livonienne :

La plus grande partie des voyageurs était constituée de descendants aux cheveux blonds et aux yeux bleus des chevaliers livoniens (des Allemands) qui, au XIII^e siècle, ont conquis les rives de la Baltique. D'autres appartenaient à la race finnoise (mongole) des Estes qui avait été réduite en esclavage par les premiers. (p. 65)

On notera aussi de belles et harmonieuses descriptions de la nature, comme lors d'une excursion dans les montagnes de Thuringe et qui sont, comme le suggère l'éditeur (p. 21), de véritables passages de poésie en prose :

Soudain, sans nous y attendre, nous contournons un contrefort, et devant nous se déploie un magnifique paysage. Dans la forêt sombre et épaisse coule un ruisseau en jasant. Et voilà que plus loin ses eaux se précipitent d'une petite éminence, bouillonnantes, toutes effervescentes. Le courant glisse sur le bord du promontoire et se précipite en bas, des embruns restent suspendus en l'air. On ne cesse d'entendre le gazouillis mélodieux mêlé au fracas de la chute d'eau. (p. 38)

Mais le voyage permet aussi à Žirmunskij de s'imprégner d'une culture germanique déjà bien présente dans sa famille, issue des provinces baltiques, et où le père, illustre médecin spécialiste des maladies de l'oreille, se rendait souvent en Allemagne pour y exercer ses talents cependant que Žirmunskij maîtrisait déjà parfaitement l'allemand et se passionnait déjà pour les héros du *Sturm und Drang*.

On trouve aussi, cependant, dans le texte des descriptions méticuleuses qui ne nous font grâce d'aucun détail, quitte à témoigner d'un don d'observation aigu, comme lorsque Žirmunskij évoque le logement occupé par sa famille à Berlin :

Notre chambre porte le numéro 38. Trois lits occupent le milieu de la pièce, dans les coins on trouve une armoire, une cheminée et un bureau, le long des murs il y a le lavabo, un quatrième lit, une berceuse, deux tables de nuit et une table entourée d'un divan et de fauteuils. Le sol est recouvert d'un tapis moelleux. Sur la cheminée on trouve 3 vases, sur le lavabo un nécessaire de toilette et, sur l'une des tables de nuit, un bougeoir. Des trois portes, 2 mènent aux pièces voisines, et l'autre dans le couloir. Une fenêtre richement décorée éclaire la pièce. Le plafond est orné de motifs divers et une lampe est suspendue en son milieu. (p. 29)

N'oublions pas que Žirmunskij est alors séduit par les sciences naturelles et leurs typologies, qu'il emporte son herbier en voyage et que c'est un microscope que son père lui offre pour son anniversaire (p. 26).

L'impression laissée par ce premier journal est donc celle d'une coexistence entre une grande sensibilité littéraire et une sorte de rigueur scientifique avec une propension à tout systématiser. Il est donc tentant, comme le suggère l'éditeur (p. 12) de voir ici s'esquisser le profil d'un futur savant qui saura faire la synthèse de ces goûts à travers la science de la littérature, tout en ne dédaignant pas de sacrifier à la poésie dans ses jeunes années.

Žirmunskij commence un nouveau journal le 17 avril 1905, il le tiendra assidûment jusqu'au 18 mai 1906 (p. 84-286) ; il n'a encore que quatorze ans, étudie toujours à l'Institut Tenišev, ce qui ne l'empêche pas de témoigner d'une maturité exceptionnelle. Dès les premières lignes, il expose son dessein qui est double :

Il y a déjà longtemps que j'avais envie de commencer à rédiger un journal en y consignait non pas les données factuelles de ma vie (ce genre de journal rappelle habituellement trop les chroniques écrites jadis dans les monastères), mais mes pensées, mes sentiments, mes opinions et mon point de vue sur les événements autour de moi relevant aussi bien de l'actualité générale que de ma vie en particulier. (p. 84)

Ce journal qu'il commence le 17 avril 1904 et qui se termine le 16 mai 1906 entremêle donc les échos de sa vie dans une famille très unie, un nouveau séjour en Allemagne et les très graves événements qu'affronte alors la Russie, entre les désastres de Mandchourie et de Port-Arthur et les secousses révolutionnaires. Il est difficile d'entrer dans le détail de toutes ces notes tenues au jour le jour et qui occupent plus de 220 pages du recueil ; on peut noter malgré tout la passion que le jeune adolescent éprouve déjà pour la littérature ; ses lectures et les commentaires, voire les analyses qu'il en fait concernent aussi bien les grands auteurs de la littérature russe que Goethe, Schiller, Grimm, Dickens, Rousseau, Chateaubriand... S'y ajoutent des essais poétiques⁴ et des traductions en vers de poésies (le *Faust* de Goethe, les *Mélodies juives* du poète juif hongrois Joseph Kiss...) dont on relève l'aisance. On retrouve ici les qualités de style et de contour du précédent journal, comme ici, lorsque la famille part en villégiature en Allemagne :

Cependant voici que retentit la troisième sonnerie. Le train s'ébranle. Je lançai un coup d'œil d'adieu à la ville qui disparaissait au loin en arrière et aux êtres chers et proches qui restaient là. Et j'eus l'impression d'une rupture comme si j'avais laissé là quelque chose de très proche. Adieu, ma patrie, adieu, mon Pétersbourg ! Je ne laissais pas transparaître mes sentiments. Bien au contraire, j'étais on ne peut plus gai, et dans mon âme, effectivement, grandissait déjà un nouveau sentiment joyeux de vie renaissante, renouvelée ! (p. 152)

L'humour est lui aussi souvent présent, comme dans ces variations gogoliennes sur les couvre-chefs pétersbourgeois :

J'estime que Pétersbourg, dans le domaine des couvre-chefs, ne le cède que de bien peu à Paris. Quelle variété ici ! certains d'entre eux sont longs, étirés, ils rappellent un samovar posé sur la tête ou une tour Eiffel. D'autres ressemblent plus à des plumets de gendarme, sauf que ce n'est pas du crin mais des plumes d'autruche qui se déploient vers l'avant. Ces panaches font transition avec un troisième type de coiffures, plus commun. Leur forme évoquerait plutôt le mémorable heaume du roi Mambrin de Don Quichotte, ou plus simplement un bassin de perruquier. (p. 128)

De la même veine est sa découverte de l'automobile :

4. Il les signe « Rožmur Tikvinskij », pseudonyme créé à partir de son prénom et nom de famille (p. 90), avec une assonance qui n'est peut-être pas fortuite chez un Žirmunskij déjà pétri de religiosité avec l'icône de la Vierge de Tixvin.

C'était la première fois que j'empruntais une automobile, et je dois avouer que je suis loin d'être enchanté : les odeurs nauséabondes, les soubresauts, tout ça ne rime pas à grand chose. (p. 159)

Et l'on retrouvera dans ses descriptions de la nature (les excursions dans le Harz, dans l'outre- Onega...) la même belle prose poétique déjà notée dans le journal précédent. Il est d'autant plus cocasse, par contraste, de relever les formes familières qui se glissent dans le texte, comme le pluriel *pol'ta* de *pal'to* ou l'adverbe *dotuda* (p. 154).

Cependant, le chroniqueur réagit aussi aux événements ; à propos de la guerre russo-japonaise et de la bataille navale de Tsu-Shima qui s'est engagée, il expose bien le dilemme auquel sont confrontés les démocrates russes :

À vrai dire, je ne saurais dire de qui je souhaite la victoire. Si c'est l'amiral Rožestvenskij qui l'emporte, cela donnera le signal en Russie à la réaction monarchique ; si ce sont les Japonais qui battent les Russes sur mer, alors le prestige et la force de l'état russe deviendront objet de dérision pour tous les Evsej et consorts. (16 mai 1905, p. 124)

Il laisse clairement apparaître sa sympathie pour les forces démocratiques, à l'unisson de sa famille qui appartenait à la bourgeoisie libérale. À partir de décembre 1905, on le voit participer activement à l'agitation estudiantine dans le cadre de l'Institut et c'est avec émotion qu'il salue la première réunion de la première Douma le 27 avril 1906 :

C'est aujourd'hui un grand jour, celui de l'ouverture de la Douma d'état, le premier parlement russe. À quelque parti, à quelque nationalité que l'on appartienne, ce jour est pour tous un événement historique d'une importance immense, inoubliable. Pour tous les peuples car la révolution revêt une signification mondiale qui dépasse de loin le cadre de la nationalité. (p. 257)

Et le jeune homme de rêver la suite des événements, la lutte de l'autocratie contre la douma, l'instauration de la république, la nationalisation de la terre, la « socialisation » des usines...

Son attitude envers l'Allemagne laisse entrevoir chez lui une dichotomie entre une image rêvée, idéaliste et romantique qui en fait l'équivalent d'une Terre promise⁵, et une Allemagne prussienne, militariste, symbolisée par la figure de Bismarck. Ainsi écrit-il :

L'Allemagne est grande pour avoir su créer des Schiller et des Schiller, et c'est pour cela que je l'aime. Elle a créé le terreau culturel qui a donné naissance à des esprits de cette envergure et jusqu'à maintenant, en dépit des efforts déployés par Bismarck et de son successeur, le soldat déguisé en intellectuel Guillaume II, ce pays est grand et séduisant car il est le centre de la civilisation et de la culture de toute l'humanité. (p. 99)

5. « Plus que deux semaines et je serai loin d'ici, me hâtant d'aller là-bas, dans le pays de mes rêves, dans la grande Allemagne. » (p. 101).

Tout cela préfigure l'illustre germaniste que deviendra Žirmunskij.

Ce copieux journal est suivi d'éléments de la correspondance entre Žirmunskij et Vasilij Vasil'evič Gippius (1894-1942). Rappelons que celui-ci fut un poète symboliste de la seconde génération des années 1910, un proche d'Aleksandr Blok ; il participa aux réunions qui commencèrent le 20 octobre 1911 pour aboutir à la naissance de l'acméisme au printemps 1912 et publia en 1913 son grand poème *la Magicienne (Volšebnica)*⁶ ; il se tourna ensuite vers l'histoire de la littérature russe qu'il enseigna à l'université de Perm' de 1922 à 1924, puis à celle de Leningrad jusqu'à son décès lors du siège de la ville. Sa longue amitié avec Žirmunskij date de l'Institut Tenišev (son frère aîné Vasilij en était devenu le directeur à la mort d'Ostrogorskij en 1908), puis de l'université de Saint-Petersbourg dans le département d'études romanes et germaniques et les cercles littéraires qui gravitaient autour (le Cercle romano-germanique, la Société néo-philologique, le Cercle des jeunes poètes...) ; on sait que ce département a été aussi bien le foyer du renouveau méthodologique des études littéraires, à la source du formalisme, que le terreau de la poésie acméiste⁷. C'est à cette époque que Žirmunskij s'est essayé à la poésie avec des essais proposés (sans succès) à des revues littéraires. Les deux amis se retrouvèrent ensuite en 1924 à l'université de Leningrad jusqu'à ce que Žirmunskij soit évacué à Tachkent au début de la guerre en novembre 1941.

La correspondance croisée éditée ici couvre la période de 1909 à 1928 et se compose de 28 lettres, que l'on doit surtout à la plume de Žirmunskij (les 6 missives de Gippius se rapportent toutes à l'année 1911). Jusqu'en 1912, les deux amis sont étudiants à l'université de Saint-Petersbourg et la correspondance évoque les cours, les activités, le voyage à Munich et Berlin avec un groupe d'étudiants du département au cours de l'été 1911 qui aurait scellé l'amitié des deux jeunes hommes. L'atmosphère et les activités du Département d'études romanes et germaniques et de ses cercles satellites sont évoquées, ce qui donne une idée de la vie littéraire et artistique de la capitale à cette époque. La correspondance évoque souvent Sof'ja Nikolaevna Valenkova, jeune fille d'une grande religiosité, dont l'un et l'autre paraissent épris et dont l'influence a dû renforcer leur attirance pour le mysticisme chrétien⁸ ; Žirmunskij, très lié avec les deux frères Valenkov, ses condisciples à l'Institut Tenišev, et qui passait ses vacances dans leur famille en Finlande, évoque en ces termes cette jeune fille :

Parmi nous, gens de la ville, cérébraux, hypocrites, déformés dès la naissance, elle est comme un conte de fées, comme un miracle, qu'il faut prier, qu'il faut précieusement préserver. (p. 303)

6. Publié dans la revue *Гиперборея*, t. 4, 1913.

7. Voir C. Depretto, « L'université de Saint-Petersbourg et l'Âge d'argent », in : E. Bérard (éd.), *Saint-Petersbourg, 1900-1930 : une fenêtre sur l'Europe*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2000, p. 209-222.

8. Žirmunskij, d'origine juive, finira par se convertir à l'orthodoxie après la révolution de février 1917.

À compter de la fin de l'année 1911, les lettres se font plus rares, Žirmunskij étant parti pour deux ans en Allemagne où il composera *le Romantisme allemand et le mysticisme contemporain*⁹. Les lettres qu'il envoie ensuite évoquent les difficultés matérielles de l'époque troublée de la guerre et de l'après-guerre, les conditions difficiles de l'enseignement et de la recherche ; il s'efforce aussi de soutenir matériellement Gippius en l'impliquant dans des projets d'édition (Gippius était un bon traducteur de la poésie allemande). Au détour d'une lettre de 1922, Žirmunskij nous apprend aussi qu'il habite à Pavlovsk où il a pour voisins les Ėjxenbaum, les Tomaševskij (Raisa Rozanova et Boris Viktorovič) et Tynjanov (p. 316) ; visiblement, Žirmunskij qui dirigeait la Faculté de littérature au sein de l'Institut national d'histoire des arts (GIII) constituant une « citadelle du formalisme¹⁰ », n'avait pas encore pris ses distances avec les formalistes malgré leurs différences d'approche du fait littéraire. Par contre, la rupture est évidente dans la lettre du 18 novembre 1924, où Žirmunskij évoque l'accueil réservé par la critique à l'ouvrage de Gippius consacré à Gogol'¹¹ :

Quant à moi, en tant que non spécialiste, je me contenterai de constater avec plaisir que tu n'as pas renoncé aux anciens thèmes liés à la vision du monde du romantisme tout en en introduisant de nouveaux avec la poétique romantique. C'est ainsi que je m'explique la position critique d'Ėjxenbaum [...], il persiste dans son rôle de gardien du temple fanatique. Mais justement, ton livre démontre qu'il est encore possible que paraissent des ouvrages tout à fait neufs et originaux, aptes à susciter l'intérêt par le jeu de la pensée et qui découlent de présupposés généraux radicalement différents de ceux que nous a inculqués l'"Opojaz". (p. 317)

Une lettre de 1926 est envoyée d'Ukraine où Žirmunskij a été envoyé par le GIII pour étudier l'ethnographie des colonies allemandes (ces expéditions qui se poursuivront jusqu'en 1931 lui fourniront la matière de nombreuses publications¹²). La lettre du 10 septembre 1927 évoque un séjour de Žirmunskij en Allemagne où il a eu le plaisir de retrouver les professeurs germano-russes de Saint-Petersbourg partis en émigration, en tout premier lieu son ancien maître pétersbourgeois Friedrich Braun, qui a profité d'une mission en Allemagne pour passer à l'Ouest et à qui le changement a visiblement réussi : « Il a rajeuni de beaucoup, s'est remis d'aplomb et se sent infiniment plus dispos et de bonne humeur. » (p. 320) (!) Il retrouve aussi à Berlin Max Vasmer, qui avait été son collègue à l'université de Saratov et qui, se trouvant en Finlande au moment de la révolution, n'a pas plus jugé bon de revenir en Russie soviétique.

9. V. M. Žirmunskij, *Немецкий романтизм и современная мистика*, 1914, SPb, tip. A. S. Suvorina (L'ouvrage fut publié en fait dès fin septembre 1913).

10. M. Aucouturier, *le Formalisme russe*, Paris, PUF, 1994, p. 9 (Que sais-je ?, n° 2880).

11. V. V. Gippius, *Гоголь*, Leningrad, Mysl', 1924.

12. Voir l'ouvrage V. Schirmunski, *Linguistische und ethnographische Studien : 1926-1931*, München, Südostdeutsches Kulturwerk, 1992, qui regroupe tous ces textes. Un premier choix avait été publié en 1928 : *Die deutschen Kolonien in der Ukraine : Geschichte. Mundarten. Volkslied*, M., Zentral Völkerverlag der Sowjet-Union, 1928.

La correspondance avec Smirnov qui clôt le recueil est apparemment moins intéressante. Il s'agit d'une série de 24 lettres adressées à Žirmunskij par Aleksandr Aleksandrovič Smirnov (1883-1962), son futur collègue à Leningrad, entre 1917 et 1922¹³. Bien que plus âgé que Žirmunskij, Smirnov s'était lié d'amitié avec lui à l'université de Saint-Petersbourg, essentiellement dans les cercles littéraires que nous avons déjà évoqués à propos de Gippius, baignant ainsi dans la fermentation littéraire et artistique que connaissait la capitale à cette époque. L'un et l'autre avaient beaucoup de choses en commun : les études au département d'études romanes et germaniques de l'université, l'orientation vers les littératures étrangères, le Moyen Âge français pour Smirnov, l'Allemagne pour Žirmunskij. Séparés par la guerre et la révolution, Smirnov allant enseigner à Perm' puis Simferopol' et Žirmunskij à Saratov (dans les filiales de l'université de Petrograd qui y avaient été installées), ils finirent par se retrouver comme collègues de leur université d'origine en 1922 et ne cessèrent plus, leur vie durant, mis à part l'épisode de l'évacuation de Žirmunskij en Asie centrale de 1941 à 1946, d'être en relation.

Dans la période correspondant aux 24 lettres de Smirnov, celui-ci commence par passer l'été en Crimée, dans la maison d'hôtes que tenait son épouse, actrice par ailleurs, et que fréquentaient des personnalités du monde littéraire et artistique (comme le poète Osip Mandel'stam ou le critique littéraire Konstantin Močul'skij); Žirmunskij vint y passer l'été 1917 avant que l'un et l'autre ne rejoignent leur université d'affectation celles de Perm' puis Simferopol' pour Smirnov, et celle de Saratov pour Žirmunskij. Ils finirent ensuite par se retrouver à l'université de Pétrograd en 1922.

Smirnov, qui ne peut quitter la Crimée du fait de la santé précaire de son épouse, se plaint surtout de ses conditions de vie très difficiles entre privations, difficultés de contact avec l'extérieur et absence de bibliothèques et de fonds documentaires pour ses recherches en histoire de la littérature; pour autant que l'on puisse en juger, Žirmunskij a été pour lui au cours de ces épreuves un ami fidèle et dévoué qui n'a cessé de le soutenir et n'a pas ménagé ses efforts pour le faire revenir à Pétrograd. Certains passages confirment le rôle d'icône de la poésie russe que jouait alors Anna Axmatova à l'époque de l'Âge d'argent, ou font allusion à l'activité intense que déploie alors Žirmunskij dans le domaine de la théorie littéraire. Il n'y a malheureusement que la lettre du 28 mars 1922 (p. 377-380) qui aborde de front cette thématique; Smirnov exprime son désaccord avec son ami qui est en train à l'époque de renoncer (pour un temps) à sa conception mystique et philosophique de la poésie, issue du symbolisme pour se tourner vers la forme, comme ses amis formalistes¹⁴; et Smirnov d'affirmer :

13. La lettre du 25 novembre 1917 vient des Archives de l'Académie des sciences.

14. Voir V. M. Žirmunskij, « Задачи поэтики », *Načala*, t. 1, 1921, p. 51-81; comptes rendus de V. Šklovskij, « Розанов » et « Шенди », p. 216-219, ainsi que de R. Jakobson, « Новейшая русская поэзия », p. 213-215.

[...] Ainsi donc, j'en reste à l'ancienne distinction entre forme et contenu [...]. (p. 378)

Les deux amis en viennent ainsi à adopter des attitudes diamétralement opposées (avant que Žirmunskij ne prenne ses distances vis-à-vis du formalisme), et Smirnov approfondira en 1923 sa position dans son article « Les voies et les tâches de la science de la littérature »¹⁵. On notera que les lettres n'évoquent pratiquement pas les événements en cours, les deux amis semblent partager la même indifférence, le même sentiment d'étrangeté par rapport à l'actualité. Fait exception la lettre du 24 octobre 1917 envoyée par Smirnov de Petrograd :

J'écris aujourd'hui sans savoir ce qu'il adviendra de moi et de nous tous demain. Beaucoup disent que ce sera une journée décisive. Mais je ne sais ni ne pense rien, et tout cela me semble se passer sur un autre continent ou bien il y a de cela 300 ans. J'ai cessé de comprendre quoi que ce soit et je suis prêt à croire que les bolcheviks ont raison pour le moment. Mais je n'ai pas l'intention d'écrire à ce sujet. (p. 358)

On peut citer aussi une autre lettre de Petrograd datée du 29 octobre, où Smirnov évoque Kerenskij aux portes de Pétersbourg, les îles d'Åland occupées par les Allemands, les Autrichiens maîtres de la Vénétie :

Tout cela est un tel cauchemar que ça me semble se passer non pas ici mais en Turquie. Tout cela n'a aucune incidence apparemment sur notre vie ! Je n'ai pas cessé de faire cours un seul jour. (p. 362)

Il n'y aura pas d'autre écho de l'actualité alors que l'année 1920 est celle de la résistance ultime de Wrangel contre l'Armée rouge en Crimée pendant le séjour de Smirnov.

On peut pour conclure affirmer que cette publication apporte beaucoup à notre connaissance intime de Žirmunskij et de son milieu familial ; on pénètre dans l'univers d'un lycéen russe de l'époque, et on a là l'esquisse d'une sorte de *Bildungsroman* qui précise aussi bien les sources chez Žirmunskij de son mysticisme chrétien que de sa passion pour le Romantisme allemand et le symbolisme russe, ainsi que sa vision contrastée de la germanité ; Žirmunskij apparaît déjà comme un passeur entre le monde russe et le monde germanique (ce qui en fera, entre autres, l'un des maîtres de la littérature comparée) ; mais il demeure enraciné dans la culture russe, ce qui explique entre autres, comme le rappelle l'éditeur, qu'il ait été pratiquement le seul dans sa famille à ne pas avoir émigré après la révolution. Les journaux annoncent déjà une très grande ouverture d'esprit et un talent multiforme avec sa passion pour la littérature, la poésie, aussi bien que pour les sciences de la Nature (comme chez Goethe, l'un de ses maîtres). En même temps, ces écrits d'adolescence dénotent déjà une grande maturité et une grande maîtrise de la langue.

15. A. A. Smirnov, « Пути и задачи науки о литературе », *Литературная жизнь*, t. 2, 1923, p. 91-109.

Mais ces écrits constituent aussi un document précieux sur toute une époque de la vie universitaire et littéraire à Saint-Pétersbourg, et nous font mieux appréhender le rôle formateur qu'ont joué l'Institut Tenišev et le Département d'études romanes et germaniques de l'université de Saint-Pétersbourg pour toute une génération d'universitaires et de poètes ; est illustré aussi, au passage, avec l'amitié entre Žirmunskij, Gippius, Smirnov, Močul'skij etc., le fonctionnement de l'intelligentsia universitaire et artistique russe selon des réseaux, pratique qui a perduré bien au-delà des événements de 1917-1918. Les journaux de jeunesse laisseront aussi au lecteur un parfum de nostalgie, avec leurs souvenirs d'adolescence, le rite des cures en Allemagne pour les élites russes, ces cartes postales que collectionnait le jeune adolescent et dont certaines sont reproduites dans le recueil qui évoquent comme un monde enchanté à la veille de la grande tragédie qui va commencer en 1914.

Du point de vue de la forme, on appréciera la qualité, la densité et l'érudition des présentations et de l'appareil de notes ; mais pourquoi avoir choisi tantôt des notes subliminales et tantôt des notes rejetées en fin de chapitre et infiniment moins pratiques ? Par ailleurs, il subsiste des bourdes, comme « Ostogorskij » pour « Ostrogorskij » p. 316, n. 2 ; Vladimir Nikolaevič Peretc est décédé en 1935 et non 1936 (p. 371) ; et c'est sans parler de toutes les erreurs sur les mots étrangers qui sont décidément devenus le talon d'Achille des éditions post-soviétiques : p. 127, *The idle Thoughts of an Idle Yellow* au lieu de *Fellow*, en parlant du roman de J. K. Jerome ; p. 322, n. 3 : « Zentral Völkerverlag. Der Sovjet-Union » pour « Zentral Völkerverlag der Sowjet-Union » ; p. 312, 313, 317 : « Lamartin » pour « Lamartine » ; p. 351 : « litté<ature> fr<an>cèse » ; p. 369, n. 7 : « Bévottes » pour « Bévotte » ; s p. 397 : « Bernard de Ventadorn » pour « Bernart de Ventadorn » ; à la même page, l'index réserve deux entrées différentes à l'illustre troubadour, distinguant inutilement entre « Bernart de Ventadorn » et « Ventadorn Bernard de » etc. Mais ces menus défauts n'empêcheront pas d'apprécier cet apport important et très bien documenté à la connaissance d'un grand philologue russe, du monde intellectuel qui l'a façonné et du binôme germano-russe.

Roger COMTET

Université de Toulouse – Jean Jaurès